

Nikola Bjelić*
Faculté de philosophie
Université de Niš

UDK 316.734:821.133.1-31.09 Binet L.
DOI: 10.19090/gff.v50i3.2605
ORCID: 0000-0002-3519-0866

LA MONDIALISATION INVERSÉE DANS LE ROMAN UCHRONIQUE *CIVILIZATIONS* DE LAURENT BINET**

Résumé : Cet article propose une analyse du roman *Civilizations* (2019) de Laurent Binet en l'inscrivant dans la tradition de l'uchronie, un genre narratif fondé sur la réécriture du passé à partir d'un point de divergence historique. Forme de fiction spéculative, l'uchronie modifie un événement réel afin d'explorer d'autres possibles historiques. Elle entretient un rapport particulier avec l'histoire : elle ne cherche ni à la nier ni à la corriger, mais à interroger ses récits dominants en révélant leur dimension construite et idéologique. Elle constitue ainsi un outil critique permettant de repenser les rapports de pouvoir inscrits dans l'écriture de l'histoire.

Nous montrerons comment *Civilizations* illustre ce procédé en inversant le cours de l'histoire mondiale : Christophe Colomb n'atteint jamais l'Amérique en 1492 et c'est l'empereur inca Atahualpa qui, en 1531, conquiert l'Europe. Inspiré par l'idée de l'historien Patrick Boucheron selon laquelle au XV^e siècle « d'autres mondialisations étaient possibles », Binet propose une histoire de la mondialisation inversée, qui commence à Cuzco au Pérou et se conclut à Aix-la-Chapelle en Allemagne. Il renverse ainsi la logique coloniale et imagine un scénario de mondialisation à rebours où l'Europe cesse d'être conquérante pour devenir conquise. À travers la forme hybride du roman, qui mêle documents fictifs, journaux de voyage, chroniques et intertextualité, Binet remet en question la prétendue objectivité historique et explore le rôle de la fiction dans la relecture du passé.

L'objectif de cet article est donc de montrer dans quelle mesure *Civilizations* relève de l'uchronie, d'analyser les procédés littéraires qui la structurent et de mettre en lumière l'alternative que Binet propose à la vision dominante de l'histoire européenne.

Mots clés : Laurent Binet, histoire, uchronie, mondialisation inversée, Europe

* nikola.bjelic@filfak.ni.ac.rs

** Cet article est rédigé dans le cadre du projet scientifique Les langues, les littératures et les cultures romanes et slaves en contact et en divergence (no 1001-13-01) financé partiellement par L'Agence universitaire de la francophonie et l'Ambassade de France en Serbie.

UCHRONIE (HISTOIRE ALTERNATIVE) – DÉFINITIONS TERMINOLOGIQUES

Dans son livre *Le Déroit de Behring*, Emmanuel Carrère écrit que « [c]hacun sent bien que si le Christ n'était pas mort sur la croix, si Napoléon avait vaincu à Waterloo ou les Allemands en 44, l'histoire aurait sans doute été, serait sans doute différente. » (Carrère, 2007 : 107). L'histoire alternative repose sur un principe simple : il suffit de poser une question apparemment innocente : « Et si... ? », pour faire naître un nouveau monde ou une version différente du passé. C'est à partir de ce postulat uchronique que Laurent Binet recompose l'histoire du Vieux Continent dans son roman *Civilizations* (Grasset, 2019). Ce principe, en apparence simple, soulève cependant des enjeux complexes. Une question s'impose : pourquoi réécrire l'histoire, alors que l'histoire a déjà été écrite ?

L'histoire change en fonction des époques, évolue ; elle est écrite par les vainqueurs et se transforme grâce aux recherches archéologiques. L'histoire change selon les interprétations et les points de vue sur certains événements connus de tous. L'histoire est une discipline vivante, même si elle traite de ce qui a déjà été, de ce qui s'est passé et ce qui s'est produit. L'histoire alternative aborde l'histoire de manière fictive, en réinterprétant des événements connus, en les réécrivant, en leur donnant de possibles suites, résultats et conséquences alternatives.

Il faut souligner que le terme d'*histoire alternative* est un terme anglais et que la théorie française n'utilise pas ce terme, mais celui d'*uchronie*. L'*uchronie* est un néologisme inventé au XIX^e siècle par le philosophe français Charles Renouvier (1815–1903) qui l'a utilisé pour la première fois dans le titre de son ouvrage *Uchronie (l'utopie dans l'histoire)* publié en 1857. Renouvier a inventé ce mot sur le modèle du mot *utopie* que Thomas More a créé pour le titre de son livre *Utopie* (1516). Le mot de More est composé de deux mots grecs : οὐ-τόπος, οὐ (u), signifiant négation, et τόπος (topos), signifiant lieu. L'utopie signifie *non-lieu*, un lieu qui n'existe pas, qui est « nulle part », « en aucun lieu ».

Le terme d'*uchronie* est dérivé des mots οὐ et χρόνος : οὐ – négation et χρόνος – temps. Étymologiquement, uchronie désigne un *non-temps*, un temps qui n'existe pas. Bien que ce mot soit rarement utilisé dans la vie quotidienne, la critique littéraire française préfère l'utiliser par rapport à la locution anglaise d'*histoire alternative*. On trouve aussi les expressions *histoire contrefactuelle*, *histoire fictionnelle* et *utopie historique*, mais très rarement. Le terme d'*uchronie* est apparu dans le dictionnaire *Larousse* du XIX^e siècle pour désigner « l'utopie

appliquée à l'histoire » (Campeis, Gobled, 2015 : 11). Selon Renouvier, l'écrivain d'uchronie « compose une uchronie, utopie des temps passés. Il écrit l'histoire, non telle qu'elle fut, mais telle qu'elle aurait pu être, à ce qu'il croit » (Renouvier 1876 : III). Le sous-titre de la 2^e édition de son livre de 1876 est « esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être ».

L'UCHRONIE DANS LA LITTÉRATURE

Dans la fiction, l'uchronie est un genre qui repose sur le principe de réécriture de l'Histoire à partir d'une modification du passé. Dans les sciences sociales et la littérature, « les changements de paradigme ne sont pas rares : il s'agit de renversements plus ou moins radicaux, de véritables 'mouvements de balancier' » qui vont « des approches plus formelles et abstraites vers celles qui sont davantage fonctionnelles, plus largement conditionnées par le contexte et plus engagées dans une critique sociale » (Lopičić, Mišić Ilić, 2022 : 11). Comme le disent Bertrand Campeis et Karine Gobled dans *Le Guide de l'uchronie*, « [p]our réécrire l'histoire telle qu'elle aurait pu être, il faut nécessairement qu'un événement diffère de la réalité historique connue, à une date précise. Si rien ne change, l'histoire n'a aucune raison de modifier son cours » (Campeis, Gobled, 2015 : 12). Ils appellent ce moment clé, cet événement fondateur où le changement se produit, « le point de divergence ». Cet événement charnière et créateur se marque par la question « Et si... ? ». Dans son roman *La Part de l'autre* (2001), Éric-Emmanuel Schmitt pose la question contrefactuelle de savoir ce qui se serait passé si Hitler avait été admis à l'Académie des beaux-arts de Vienne. Selon Campeis et Gobled, « le point de divergence peut être explicite ou implicite ». L'écrivain d'uchronie peut le situer dans un lointain passé et transporter le lecteur dans un avenir modifié, « très éloigné de notre présent et à une forte connotation science-fiction ». De même, il peut choisir « d'expliquer ou pas l'événement fondateur » (Campeis, Gobled, 2015 : 12). Ainsi, le lecteur découvre un monde qu'il ne connaît pas grâce aux repères que lui propose l'auteur.

Le point de divergence est souvent lié à des événements significatifs, symboliques ou fondateurs qui ont façonné le cours de l'histoire, dont le changement fait dévier l'histoire officielle. L'uchronie se caractérise donc par ces deux composantes : le point de divergence et la réécriture, c'est-à-dire l'imagination (l'invention) de l'histoire qui en découle. Selon Campeis et Gobled,

« [l]e procédé de réécriture de l'histoire à partir d'un événement modifié donne une grande latitude à l'auteur tant sur le support que sur l'intention » (2015 : 14). Les œuvres uchroniques peuvent être trouvées dans presque tous les domaines de l'art : littérature, cinéma, télévision, bande dessinée, jeux vidéo... En littérature, l'uchronie se développe le plus souvent dans le cadre du roman, et il s'agit avant tout d'un roman historique ou de science-fiction.

Chaque événement majeur de l'histoire peut servir de point de divergence d'où l'on peut imaginer une autre histoire, non advenue mais possible. C'est pourquoi l'histoire est le terrain le plus fertile pour la création de romans uchroniques, comme l'écrit Carrère :

L'uchronie [...] n'est ni un miroir marginal de l'histoire [...] ni une méthode oblique pour en pénétrer les arcanes, parce que l'histoire n'a pas d'arcanes, ni de lois qu'on pourrait vérifier par l'expérience [...]. Elle n'est qu'un jeu de l'esprit, qu'on peut jouer en se servant de l'histoire universelle ou de chaque instant de sa propre vie. Comme tous les jeux, y compris ceux de la littérature, elle vaut [...] pour notre capacité de crédulité. (Carrère, 2007 : 107–108)

Bien que l'uchronie ne soit pas l'histoire, les historiens s'en servent pour explorer ce qui se serait passé si certains événements n'avaient pas eu lieu ou s'étaient déroulés autrement. Ce « vaste terrain de jeu pour l'uchronie » reste néanmoins borné par les connaissances et le degré d'expertise de l'auteur, ainsi que par son point de vue et ses intentions (Campeis, Gobled, 2015 : 16, 18). Qu'elle vise à réparer une injustice ressentie, à imaginer un monde meilleur ou à livrer un pamphlet, l'uchronie ne doit pas devenir « le refuge du rêve d'un passé tel qu'on l'aurait souhaité » ni le refus « de l'accepter tel qu'il fut ». (Campeis, Gobled, 2015 : 18). La réécriture de l'histoire peut aussi avoir une portée pédagogique. Dans *La Part de l'autre*, Éric-Emmanuel Schmitt cherche ainsi à montrer qu'Hitler aurait pu devenir différent, à faire « sentir à chaque lecteur qu'il pourrait devenir Hitler » (Schmitt, 2001 : 482) afin d'empêcher l'humanité de se dédouaner en attribuant à Hitler le statut de monstre et de rappeler que, « [t]ant qu'on ne reconnaîtra pas que le salaud et le criminel sont au fond de nous, on vivra dans un mensonge pieux. » (Schmitt, 2001 : 502).

Les relations entre l'histoire et l'uchronie sont complexes. La première uchronie est le livre de Louis-Napoléon Geoffroy-Château, *Napoléon et la conquête du monde. 1812 à 1832*, publié anonymement en 1836. La deuxième édition, parue sous le nom de l'auteur en 1841, est intitulée *Napoléon apocryphe. Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle* (Carrère, 2007 : 18). Puisqu'il s'agit plutôt d'un roman que d'une histoire, on parle d'uchronie. Les

dangers auxquels l'uchronie peut mener par une mauvaise lecture et interprétation sont le négationnisme et le révisionnisme. Néanmoins, l'uchronie n'a rien de négationniste ni de révisionniste, car « elle ne nie en rien l'histoire officielle ». L'uchronie propose une histoire alternative à partir de l'histoire officielle, avec un point de divergence par rapport à celle-ci. Elle « reste du domaine de la fiction historique ou romanesque » sans vouloir modifier ou transformer l'histoire officielle. « Le procédé uchronique reste un outil de spéculation », disent Campeis et Gobled (2015 : 27). C'est pourquoi les historiens l'utilisent souvent pour comprendre et envisager ce qui se serait passé si quelque chose s'était passé différemment.

Françoise Lavocat (2019) distingue deux types d'uchronie : *l'uchronie dystopique* et *l'uchronie eutopique*.

L'uchronie dystopique suppose que le monde aurait pu prendre une tournure bien pire que celle qui s'est produite. Dans de telles uchronies, la réalité est plus belle que le monde alternatif qui aurait pu être créé. Ces uchronies, de type leibnizien, sont plus fréquentes et beaucoup plus présentes dans l'histoire de la littérature. Elles sont conservatrices.

L'uchronie eutopique décrit un monde qui aurait pu être bien meilleur que notre monde si les événements s'étaient déroulés différemment. Ces uchronies sont plus subversives, car elles sont révolutionnaires (Lavocat, 2019).

L'UCHRONIE DE LAURENT BINET

Laurent Binet est un écrivain français contemporain de la jeune génération, né en 1972 à Paris. Il a écrit plusieurs romans qui ont été immédiatement bien accueillis tant par le public que par la critique. Parmi ses œuvres, on distingue notamment ses romans : *La Vie professionnelle de Laurent B.* (Little Big Man, 2004), *HHhH* (Grasset, 2010, prix Goncourt du premier roman 2010 ; prix des lecteurs du Livre de poche 2011), *La Septième Fonction du langage* (Grasset, 2015, prix du roman Fnac ; prix Interallié).

Civilizations (2019) : titre et page de couverture

Civilizations est le troisième roman de Laurent Binet, publié le 14 août 2019 aux éditions Grasset à Paris. La même année, il a reçu le Grand Prix de l'Académie française pour le roman. L'intrigue du roman se déroule sur plusieurs siècles, plus précisément la narration couvre la période du X^e au XVI^e siècle. Le point de divergence avec l'histoire officielle est que les Espagnols n'ont pas découvert l'Amérique, mais qu'à l'inverse, c'était le roi inca Atahualpa qui a découvert l'Europe en 1531 et y a établi son règne. Selon la typologie de Françoise Lavocat, le roman *Civilizations* s'inscrit dans la catégorie des uchronies eutopiques, puisqu'il propose une reconfiguration subversive de l'histoire mondiale.

Le titre *Civilizations* est très indicatif et peut être interprété de plusieurs manières. Bien sûr, il s'agit ici des civilisations (au pluriel). Ainsi, le titre peut faire allusion à *Civilization*, une série de jeux vidéo de stratégie créée en 1991 par Sid Meier, dont le dernier opus est sorti en 2018 sous le titre « Rise and Fall » (« Ascension et chute »). L'objectif de ces jeux est la conquête du monde, portée par la progression à travers les époques et civilisations, de la préhistoire à nos jours. Mais un élément attire particulièrement l'attention : dans le titre français, au lieu du graphème « s » l'auteur a utilisé « z » ce qui peut évoquer le mot anglais, car en anglais, ce mot s'écrit avec un « z ». La substitution de la lettre « s » par la lettre « z » peut également être interprétée d'une autre manière, comme une référence au célèbre livre *S/Z* de Roland Barthes, qui était le personnage principal de son précédent livre de fiction *La Septième fonction du langage* (2015), centré sur une enquête portant sur la mort contrefactuelle de ce philosophe français (Lavocat, 2019). Cette substitution des lettres peut également indiquer un changement de point de vue, un point de divergence avec l'histoire officielle par lequel Binet souhaite nous montrer une mondialisation inversée dans son roman. Laurent Binet joue avec beaucoup de réussite avec les significations, nous faisant passer d'un monde à un autre.

La page de couverture montre un portrait célèbre de Charles Quint, vêtu de son armure impériale. Il s'agit d'une reproduction du tableau de *L'empereur Charles Quint*, peint par Juan Pantoja de la Cruz en 1605. Pourtant, cette reproduction est modifiée : le visage du souverain apparaît brouillé et déformé, comme effacé, ce qui altère sa représentation traditionnelle. Cet effet visuel de la modification de son visage suggère symboliquement une modification du passé

historique dans le roman lui-même. Cette distorsion visuelle suggère d'emblée une remise en question de l'histoire officielle et annonce le projet uchronique de Laurent Binet : montrer une Europe conquise et non conquérante.

De Freydis Eriksdottir à Cervantès : les quatre étapes d'une mondialisation inversée

Toutes les uchronies ont un « point de bifurcation » (Camapeis, Gobled, 2015 : 34), un partage en deux courants, deux parties. Certaines sont minimales (que se serait-il passé si Cléopâtre avait eu un nez différent, se demandait Pascal¹) ou énormes (un déroulement différent de grandes batailles historiques). Binet joue sur deux images : la première, grande, est que Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique. La deuxième, plus petite, est le mauvais caractère de la reine Freydis et le célèbre coup de genou donné à son mari, qui sera à la base de l'intrigue fictive de la conquête et de la colonisation du vieux monde par le nouveau.

Le roman est composé de quatre parties inégales : *La saga de Freydis Eriksdottir*, *Le journal de Christophe Colomb (fragments)*, *Les chroniques d'Atahualpa* et *Les aventures de Cervantès*.

Dans la première partie, *La saga de Freydis Eriksdottir*, Binet raconte l'expédition des Vikings qui ont découvert le Vinland, ce qui est aujourd'hui, très probablement, le Canada. Cette expédition, entreprise par l'explorateur viking Leif Eriksson, fils d'Erik le Rouge et petit-fils de Thorvald Asvaldsson, a eu lieu vers l'an 1000 et a également impliqué sa sœur, Freydis, la fille d'Erik.² Freydis est donc un personnage historique que Binet a choisi pour illustrer un changement du monde. Cependant, tandis que dans la réalité elle a réussi à retourner au Groenland, dans la fiction de Binet elle « ne songeait qu'à descendre plus au sud » (Binet, 2019 : 19) et elle est parvenue avec les Vikings jusqu'en Amérique du Sud, dans le pays de Lambayeque (l'actuel Pérou), où elle est devenue reine et où elle « eut plusieurs enfants et mourut comblée d'honneur » (Binet, 2019 : 32). Avec ce renversement, Binet use de la puissance de l'uchronie : un personnage historiquement confirmé mais secondaire devient l'acteur d'un bouleversement

¹ Dans la pensée 162 : « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » (Pascal, 1995 : 68)

² Erik le Rouge et ses enfants, ainsi que leurs expéditions, sont décrits dans l'épopée nordique (islandaise) *Saga d'Erik le Rouge*, probablement écrite par un prêtre islandais au XIII^e siècle, qui raconte des événements s'étant déroulés entre 970 et 1030. Pour plus de détails v. la traduction française : *Saga d'Eiríkr le Rouge* suivi de *Saga des Groenlandais*, traduit de l'islandais et annoté par Régis Boyer (Gallimard, Paris, 1987).

planétaire, suggérant que le monde aurait pu tourner autrement d'un simple geste. Freydis, à la fois héroïne de la saga et reine imaginaire, devient ainsi un tournant dans l'histoire connue, annonçant le renversement qui culminera avec la conquête de l'Europe par les Incas.

La deuxième partie, *Le journal de Christophe Colomb (fragments)*, contient des extraits du journal fictif de Christophe Colomb lors de son voyage vers l'Inde. Le journal couvre la période allant du 3 août 1492, date de la première entrée, marquant le départ de l'expédition de Colomb, jusqu'en mars 1493, date de sa mort sur les îles indiennes, où il croyait être arrivé, donc sans retour en Europe et sans découverte de l'Amérique. Selon Binet, Colomb a atteint les Caraïbes, où il a été capturé par les indigènes locaux, les Taïnos, dirigés à ce moment-là par la reine Anacaona et le roi Cahonaboa. C'est sur l'île d'Hispaniola (l'actuel Haïti) que Colomb a mis fin à ses jours, n'ayant pas réussi à revenir et à faire découvrir aux Européens l'existence du nouveau continent. En écrivant ce journal fictif de Colomb, Binet pastiche l'écriture d'époque qui, au contraire, devient le témoignage d'un échec dont la tonalité tragique se lit dans des passages comme celui-ci :

[J]e supplie Notre Père de sauver tous mes écrits pour que mon tragique destin soit connu un jour, et comment je suis venu servir ces princes, de si loin, laissant femme et enfants, que jamais je n'ai revus à cause de cela, et comment maintenant à la fin de ma vie, je suis dépouillé de mon honneur et de mes biens, sans cause, sans qu'il y ait là procès ni miséricorde. (Binet, 2019 : 71–72)

En parodiant le style d'un journal de capitaine de navire, avec des notes quotidiennes, concises et apparemment factuelles, Binet confère à ce texte fictif une vraisemblance troublante. Le lecteur suit Colomb au jour le jour, comme dans les véritables carnets conservés, mais avec un dénouement radicalement différent. L'explorateur n'apparaît plus comme le héros vainqueur de l'histoire, mais comme un être perdu, prisonnier de ses propres illusions, détruit par une méconnaissance du Nouveau Monde. En confiant aux Taïnos le rôle des vainqueurs, Binet renverse complètement l'histoire traditionnelle. Dans sa version, ce ne sont plus les Européens qui soumettent les peuples autochtones, mais l'inverse. Ce renversement souligne l'ironie tragique de l'aventure de Colomb. Un navigateur génois, qui croyait avoir trouvé une nouvelle route vers l'Inde, disparaît dans l'oubli, mourant sur une île alors inconnue des Européens, incapable de transmettre sa découverte. L'histoire officielle, qui débute habituellement avec

l'arrivée de Colomb en Amérique, est ici interrompue à sa source. Ce choix narratif incarne le principe uchronique : un seul retournement de situation dans le destin d'un homme suffit à bouleverser l'histoire du monde.

La troisième partie, intitulée *Les chroniques d'Atahualpa*, est la plus volumineuse et la plus importante du roman. L'intrigue de cette partie commence vers 1530, lorsque les frères Huascar et Atahualpa ont commencé à se battre pour le trône de l'Empire inca. Atahualpa a fui avec sa cour et ses soldats d'Amérique du Sud chez les Taïnos, sur l'île d'Hispaniola, pour échapper à son frère Huascar qui cherchait à le tuer pour s'assurer le trône. En réalité, Atahualpa est devenu le dernier empereur inca, ayant vaincu dans la lutte pour le trône son demi-frère Huascar après la mort de leur père Huayna Capac. Accusé d'avoir participé à l'assassinat de Huascar, il a été exécuté par les Espagnols le 29 août 1533.

Chez Binet, Atahualpa part d'Hispaniola, traverse l'océan Atlantique³ vers l'est, pour « voir d'où vient le Soleil » (Binet 2019 : 96) et débarque à Lisbonne au moment où « la terre avait tremblé, elle s'était ouverte, puis une vague énorme avait frappé la côte » (Binet, 2019 : 103). D'après les documents historiques, nous savons qu'il s'agit du 26 janvier 1531, jour où cette ville a subi l'un des grands tremblements de terre les plus dévastateurs de son histoire. Ce débarquement constitue le point de divergence, le moment clé, le tournant dans le récit de Binet. À partir de là, Binet raconte une histoire inversée de la conquête et de la mondialisation. Les Incas conquièrent l'Europe, commençant par le Portugal, passant par l'Espagne et atteignant la France. Il s'agit de l'Europe du roi João III, de Charles Quint et de François I^{er}, mais aussi de Soliman le Magnifique, de l'époque de la Réforme⁴, de l'Inquisition, de l'humanisme et de la Renaissance, ainsi que des grandes conquêtes et découvertes géographiques. Binet inverse les rôles et explique comment un si petit nombre de soldats – « l'histoire célébrerait les cent quatre-vingt-trois qui, en abattant un empire, se couvrirent de gloire et de richesses. » (Binet, 2019 : 145) – a réussi à coloniser, soumettre et conquérir une civilisation aussi développée, proposant une interprétation de ce qui aurait pu être, mais ne fut pas.

Binet présente ici un tournant décisif : l'Europe cesse d'être conquérante pour devenir conquise. Atahualpa, « qui avait de gros besoins car il avait de grands projets » (Binet, 2019 : 179), au lieu d'être exécuté comme dans la réalité, devient

³ Binet utilise le terme « la mer Océane » (Binet, 2019 : 110), nom que cet océan portait du V^e au XV^e siècle

⁴ Un passage intéressant : « [L]es Quiténiens comprenaient deux choses : il y avait un lieu nommé Rome qui suscitait la plus grande déférence, et un prêtre nommé Luther la plus grande excitation. » (Binet, 2019 : 138)

à la fois narrateur et conquérant imposant ses lois et ses croyances aux Européens. Ainsi, les faiblesses internes de l'Europe du XVI^e siècle (guerres de religion, luttes dynastiques et divisions sociales), qui rendent envisageable la domination inca, sont révélées. Binet démontre ainsi que même moins de deux cents hommes ont suffi à infléchir le cours de l'histoire, renversant le miroir : ce que l'Europe a fait au Nouveau Monde, le Nouveau Monde aurait pu le faire à l'Europe, et le fait dans sa fiction. En imitant le style de véritables documents d'archives (lettres, édits, articles de loi), Binet produit chez le lecteur un puissant « effet de document », pour paraphraser Barthes.

Le roman se clôt sur *Les aventures de Cervantès*. Cette partie revient sur les épisodes marquants de la vie du grand écrivain, notamment la bataille de Lépante (1571), au cours de laquelle il fut « estropié de la main gauche sans espoir d'en recouvrer l'usage un jour » (Binet, 2019 : 350). Dans le roman de Binet, de nombreuses péripéties que l'écrivain traverse sont empruntées à son personnage Don Quichotte (par exemple, lorsque Cervantès décide de ne pas se rendre à Saragosse, c'est parce que, dans son roman, Don Quichotte décide également de ne pas aller à Saragosse). Le roman de Binet abonde en moments de ce genre. Cette dernière partie est particulièrement significative, car elle brouille délibérément les frontières entre la vie de l'écrivain et la fiction qu'il a créée, et relève de ce que Linda Hutcheon nomme « la métafiction historiographique » (*historiographic metafiction*), qui « déstabilise les idées reçues sur l'histoire comme sur la fiction » (Hutcheon, 1988 : 120). Autrement dit, il s'agit d'un récit qui met en scène « une textualisation et une problématisation de notre connaissance du passé » (Ryan-Sautour, 2003). Dans ce roman, Cervantès devient à la fois acteur d'une histoire alternative et double de son propre héros. Binet joue ainsi des références intertextuelles, multipliant les parallèles entre les vicissitudes du romancier et celles de Don Quichotte. Le lecteur se retrouve face à un miroir déformant où littérature et histoire s'entrelacent, renforçant le caractère à la fois ludique et spéculatif de l'uchronie.

Le choix de terminer le roman avec Cervantès n'est pas fait par hasard : figure incarnant la modernité littéraire et auteur d'un ouvrage considéré comme fondateur du genre romanesque en Europe, il devient dans *Civilizations* le témoin privilégié d'un monde bouleversé par les Incas. Son destin fictionnel, mêlé à celui de Don Quichotte, illustre l'idée que la littérature peut redéfinir le cours de l'histoire et offrir des perspectives alternatives. Binet clôt ainsi son roman par une mise en abyme, un « miroir dans le miroir ». L'uchronie ne se réduit pas à une

simple réécriture du passé, mais met aussi en question le pouvoir même de la fiction.

CONCLUSION

Pour imaginer ce roman, Binet s'est inspiré d'une exposition organisée en 2015 au musée du quai Branly, consacrée au conquistador Francisco Pizarro et à l'empereur Atahualpa. À la suite de cette exposition il a entrepris un voyage à Lima, la capitale du Pérou. Cependant, Binet souligne dans un entretien que, pour écrire ce roman, il avait surtout en tête la tactique d'un autre conquistador, Hernán Cortés, qui « cherchait des alliés parmi les ennemis des Aztèques ». Ainsi, il a trouvé des équivalents parmi les ennemis de Charles Quint : « À l'extérieur François I^{er} et à l'intérieur les populations opprimées [...] comme les Juifs, les Morisques... » (Mauduit, 2019).

L'idée lui est venue après avoir lu une nouvelle de Fuentes dans le recueil *L'oranger, ou les cercles du temps* (*El Naranja, o los círculos del tiempo*, 1993). Dans la nouvelle « Les Deux Rives » (« Las dos orillas »), Jerónimo de Aguilar raconte comment, après avoir vécu des années avec les Indiens, il a servi d'interprète à Hernán Cortés lors de sa conquête du Mexique. Partant de l'hypothèse uchronique selon laquelle Colomb n'a pas réussi à découvrir l'Amérique en 1492, mais que le roi inca Atahualpa a découvert l'Europe en 1531, Binet montre comment une possible histoire alternative du Vieux Continent, et même du monde entier, aurait pu se dérouler. Inspiré par l'idée de l'historien Patrick Boucheron « qu'au XV^e siècle d'autres mondialisations étaient possibles » (Anquetil, 2013), Binet écrit un récit de la mondialisation inversée, qui part de Cuzco au Pérou et se termine à Aix-la-Chapelle en Allemagne.

Le roman de Binet couvre plus de cinq siècles de l'histoire européenne, dans lesquels les rôles sont inversés et les styles se mélangent (épopées, sagas, lettres, journaux, articles de loi). Œuvre poétique, il « rend désirable les possibles, non seulement de la réalité mais aussi de la fiction » (Lavocat, 2019) et nous invite à réfléchir historiquement et politiquement sur la question de savoir si notre monde est crédible, c'est-à-dire fidèle à la vérité. L'auteur y développe, sous la forme d'une métafiction historiographique, une histoire imaginée où le monde devient meilleur qu'il ne l'était en réalité. Au lieu de la découverte de l'Amérique par Colomb en 1492, Binet part du postulat selon lequel l'empereur inca Atahualpa a conquis l'Europe en 1531. Ce renversement modifie le rapport de forces historique : l'Europe n'est plus conquérante, mais conquise. Partant de

l'hypothèse que l'histoire est écrite par les vainqueurs, Binet propose ainsi une vision de la mondialisation inversée qui n'est pas marquée par le colonialisme et la domination occidentale. Cette construction est subversive car elle remet en question l'histoire eurocentrée et donne la parole aux opprimés. En tant qu'uchronie eutopique, le roman *Civilizations* est une réflexion critique sur la mémoire collective et une contestation des récits dominants qui montre que l'histoire n'est pas la seule possibilité, mais un espace où des alternatives plus justes et plus désirables peuvent être imaginées.

REVERSED GLOBALIZATION IN THE UCHRONIAN NOVEL *CIVILIZATIONS* BY LAURENT BINET

Summary

Our article focuses on Laurent Binet's novel *Civilizations* (2019), as a contemporary uchronia centered on the concept of "reversed globalization." The premise is simple yet striking: what if Christopher Columbus had not discovered America in 1492, but rather the Inca emperor Atahualpa had conquered Europe in 1531? Binet bases this vision on the idea of historian Patrick Boucheron that in the 15th century "other globalizations were possible" and constructs an alternative history in which Europe is no longer the center of conquest, but a space that has itself become the object of conquest.

In the first part of the paper, we consider the concept of uchronia, a genre defined in the 19th century by the philosopher Charles Renouvier. It is a literary practice that is based on a "point of divergence," a moment in the past when history could have taken a different course. Unlike official history, uchronia does not treat facts as final and immutable, but rather reshapes them into fictional alternatives with a critical, pedagogical, and speculative function. It is important to note that uchronia is neither revisionism nor negationism: it does not deny historical facts, but imagines what might have been if events had taken a different course.

In the second part, we analyze *Civilizations* from this perspective. After a brief review of Binet's work, we turn our attention to the novel's four-part structure. In *The Saga of Freydis Eriksdottir*, a minor figure from the Norse sagas becomes the pioneer of a global upheaval. In *The Diary of Christopher Columbus (fragments)*, the author parodies the style of a ship's logbook, depicting Columbus as never returning to Europe but remaining captive among the Taínos, symbolically interrupting the beginning of the "official" history of the discovery of America. *The Chronicles of Atahualpa* form the heart of the novel: the Inca emperor arrives in Lisbon, takes advantage of Europe's divisions and crises (the Reformation, the Inquisition, dynastic struggles) and, by imposing his own laws, reverses the course of world history. Finally, the section titled *The Adventures of*

Cervantes blurs the boundaries between the writer's life and fiction, connecting him to his own hero Don Quixote and reminding us of the power of literature to rewrite history.

In conclusion, we emphasize that *Civilizations* reverses six centuries of European history, deconstructing the Eurocentric vision of the past and proposing a utopian alternative in which the roles of colonizers and colonized are inverted. Binet shows that "two hundred men" could reverse the fate of a continent, as the conquistadors did in America, but now on European soil. Thus, uchronia becomes a space for critical reflection and political imagination, rather than a mere play with the past. The novel testifies to the power of fiction to question historical necessity and to open horizons toward more just and desirable alternatives.

Key words: Laurent Binet, history, uchronia, reversed globalization, civilization, Europe

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anquetil, G. (2013, 30 juin). Patrick Boucheron : L'histoire doit se défaire de son euroéo-centrisme. *Le Nouvel Observateur*. Consulté le 5 mai 2025, sur <https://www.nouvelobs.com/essais/20130628.OBS5852/patrick-boucheron-l-histoire-doit-se-defaire-de-son-europeo-centrisme.html>
- Binet, L. (2019). *Civilizations*. Paris : Grasset.
- Campeis, B., Gobled, K. (2015). *Le Guide de l'uchronie*. Paris : Nouvelles Éditions ActusF.
- Carrère, E. (2007). *Le Déroit de Behring : Introduction à l'uchronie*. Paris : P. O. L.
- Fuentes, C. (1997). *L'oranger, ou les cercles du temps* (C. Zins, Trad.). Paris : Gallimard.
- Geoffroy-Château, L.-N. (1896). *Napoléon apocryphe. Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle*. Paris : La Librairie Illustrée.
- Hutcheon, Linda. (1988). *A Poetics of Postmodernism: History, Theory, Fiction*. London & New York: Routledge.
- Lavocat, F. (2019, 3 octobre). Contrefactuel et eutopie – à propos de *Civilizations* de Laurent Binet. *AOC média – Analyse, Opinion, Critique*. Consulté le 5 mai 2025, sur <https://aoc.media/critique/2019/10/03/contrefactuel-et-eutopie-a-propos-de-civilizations-de-laurent-binet/>

- Lopičić, V., Mišić Ilić, B. (Éds.). (2022). Književnost i alternativne paradigme. *Jezik, književnost, alternative = Language, Literature, Alternatives: Tematski zbornik radova*. Niš: Filozofski fakultet Univerziteta u Nišu. 11–25. DOI : <https://doi.org/10.46630/jkal.2022>
- Mauduit, X. (2019, 8 octobre). Quand explorer rime avec s'appropriier (2/4) : Histoire d'une rencontre : le miroir des Grandes Découvertes. *France Culture*. Consulté le 5 mai 2025, disponible sur <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire/histoire-d-une-rencontre-le-miroir-des-grandes-decouvertes-4927397>
- Pascal, B. (1995). *Pensées*. Paris : Bookking International.
- Renouvier, C. (1876). *Uchronie (L'utopie dans l'histoire). Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*. (2^e éd.). Paris : Bureau de la Critique philosophique.
- Ryan-Sautour, M. (2003). La métafiction postmoderne. In : L. Lepaludier (éd.), *Métatextualité et métafiction* (1-). Rennes : Presses universitaires de Rennes. 69–78. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.29662>
- Saga d'Eiríkr le Rouge* suivi de *Saga des Groenlandais*. (1987). Régis Boyer (trad.). Paris : Gallimard.
- Schmitt, É.-E. (2001). *La Part de l'autre*. Paris : Albin Miche